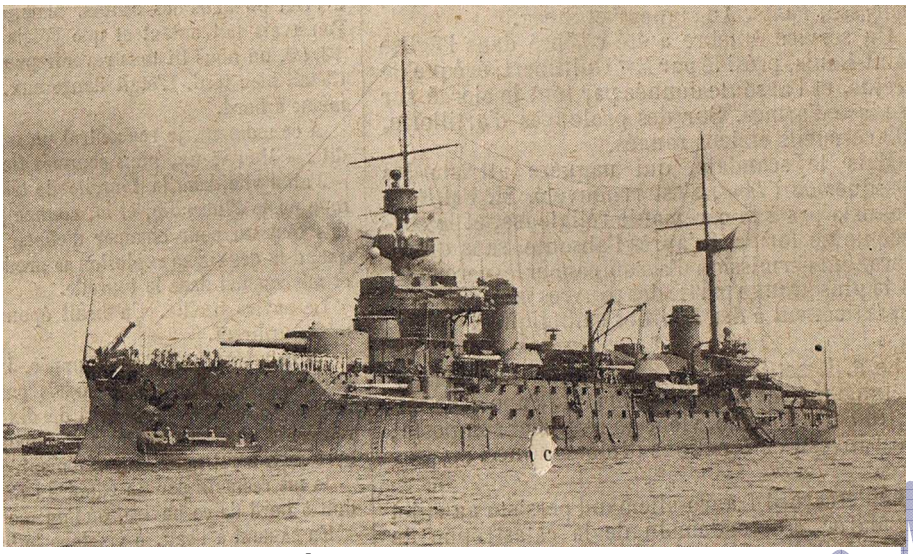
Titre : **EXPLOSION DU CUIRASSE LIBERTE** **25 SEPTEMBRE 1911**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Marine** **Naufrages et naufragés**
Auteur : **Le PELERIN**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **Le Pèlerin** **25 septembre 1911**	Transcripteur : **Marie-France ROBELIN** Date : **Mars 2009**

Ancestramil

Marie France ROBELIN
Mars 2009



Le cuirassé « LIBERTE » avant l'explosion

TEMOIGNAGES

Ancestramil

QUARTIER-MAITRE LEROY

Le quartier-maître **LEROY**, natif de Quimperlé, qui était de service dans la tourelle 19 de la « *Liberté* » et qui a pu se sauver, car sa tourelle, la dernière, à tribord arrière, est la seule dont la casemate ne fut pas incendiée par la déflagration.
Voilà que, tout à coup, on entendit une première explosion. A ce bruit, tous les hommes de bord qui étaient couchés se levèrent précipitamment et se jetèrent à l'eau ou dans des canots. Mais, alors que moi-même j'en avais fait autant et que j'étais dans un canot de la « *Vérité* », on nous fit tous revenir pour le poste d'incendie. C'était bien tard ; c'était dangereux. On remonta tout de même à bord.

A ce moment, je rencontrai un maître breveté qui me dit : « *Mon vieux, nous sommes fichus*. »
J'allai vite dans la tourelle de tribord arrière qui est mon poste d'incendie, et là, comme j'étais mouillé, je me mis tout nu pour changer d'effets. J'étais dans cet état quand la deuxième explosion se produisit. Je fus renversé et me couchai dans la tourelle.

Le navire oscilla. Un bruit épouvantable et des cris m'assourdirent.
La catastrophe était consommée. Je craignais une autre explosion, car je ne me rendais pas compte des dégâts causés. Ce ne fut qu'au bout de dix minutes que je me relevai et que, en proie à la panique, je me jetai à l'eau, avec mon béret pour tout vêtement.
Je fus recueilli par un canot du « *Charles-Martel* » et conduit à bord de ce navire, où l'on me prêta des effets.
En sautant à l'eau, je vis dans le trou noir qu'avait fait l'explosion au milieu du navire beaucoup de mes camarades, malheureux blessés, morts, les uns sans tête, les autres sans membres.
Un matelot avait le pied pris sous une tôle. J'essayai de le tirer de là. Il me dit : « *Laisse-moi et va-t-en* » ». Je partis.

Nous étions six de Quimperlé. Je reste le seul.

UN MATELOT DE L'EQUIPAGE DE LA « JUSTICE
La « *Justice* » était mouillée aux côtés de la « *Liberté* ».

Le réveil avait sonné, et tout l'équipage vaquait à ses occupations ordinaires. Tout à coup, à 5 h 20 exactement, on signalait le feu à bord de la « *Liberté* » : chacun regarde, et l'on aperçoit par un sabord bâbord avant des flammes qui s'échappaient du cuirassé, d'où partaient des signaux désespérés.

Il était évident que la situation, à chaque minute, devenait de plus en plus grave. De tous les bâtiments présents sur rade, des embarcations se détachèrent pour aller porter secours à l'équipage. Ce fut alors, à bord de la « *Liberté* » un sauve-qui-peut général. Les matelots sautaient par les sabords, d'autres se précipitaient par-dessus les bastingages. Les sauveteurs en recueillirent ainsi un certain nombre ; pendant ce temps, à bord du cuirassé sinistré, le feu faisait des progrès effrayants. Une colonne immense de fumée s'élevait vers le ciel qui devenait assombri.

Au moment où le sauvetage de l'équipage battait son plein, au moment où on croyait enfin pouvoir sauver tout le monde, une gerbe immense de feu était projetée en l'air, en même temps qu'une détonation épouvantable retentissait. Ce fut une minute véritablement effrayante. De tous côtés, des débris de toutes sortes retombaient.
Sur divers navires des trois escadres, des morceaux de fer énormes causaient des dégâts, sur la « *République* » notamment. A l'explosion succéda, aux abords de la « *Liberté* », des remous causés par la commotion. Les barques fragiles furent prises et disparurent au milieu des clameurs.

J'ai vu de mes propres yeux un immense bloc de fer tomber sur une chaloupe de la « *Démocratie* », qui revenait à terre prendre des permissionnaires. L'embarcation et son équipage ont sombré aussitôt.

UN ECHAPPE DE LA « LIBERTE
Il avait été recueilli par les canots sauveteurs avec une blessure à la jambe et des brûlures superficielles. Il dénonce le désarroi qui aurait été constaté à cette heure tragique.

L'équipage était couché, seuls veillaient les hommes de ronde, les factionnaires et la section de quart.
Quand la première explosion se produisit, alors, à ce moment, le lieutenant de vaisseau **BIGNON** fut prévenu et fit sonner l'appel d'incendie, mais, déjà réveillé en sursaut et pris d'une peur justifiée, tout l'équipage sautait pardessus bord et mettait les canots à la mer ou se sauvait dans les embarcations environnantes.
On obligea les fuyards à remonter à bord. C'était les envoyer à la mort. Comment pouvait se faire le service d'incendie ?
La première explosion avait endommagé les mécanismes. Qui serait descendu pour noyer les soutes à poudre ? Il fallait le faire au début de l'incendie, et maintenant, il n'était plus temps.

Anecdotique

Allez donc vous engouffrer dans un cuirassé en feu, casser une vitre, prendre une clé et tourner dix-sept tours avant de pouvoir ouvrir une vanne ? C'était l'affolement général. Il fallait ordonner l'évacuation rapide au lieu de rappeler les hommes. On ne l'a pas fait. **Ils sont morts.**

SUR LES AUTRES NAVIRES

On sait que tous les cuirassés de l'escadre, atteints par des projectiles de toute taille, ont plus ou moins souffert et qu'ils ont perdu un grand nombre d'hommes frappés ou noyés tandis qu'ils allaient au secours du navire en feu.

Le matelot-clairon de la « *Liberté* » a été projeté sur la « *République* ». Il tenait encore la main crispée sur un débris de l'instrument avec lequel il sonnait l'alarme.

La « *République* », défoncée par la chute d'une immense plaque de blindage, sera indisponible pour plusieurs mois.
Le croiseur « *Foudre* », qui sert actuellement d'école de canonnage, fut également atteint.
L'officier qui commande les élèves était sur le pont au moment de l'explosion ; il fut atteint par un éclat d'obus au visage et tomba raide mort ; à ses côtés tombèrent blessés deux hommes de l'équipage.

L'enseigne de vaisseau **GABOLDE,** du « *Léon-Gambetta* », a été tué dans la chaloupe qui le menait à bord de la « *Liberté* ».

QUELQUES RESCAPES

M. CAVARO DE KERGORRE

M. CAVARO de KERGORRE était dans sa chambre ; il fut soudain réveillé par un bruit sourd ; c'était alors une vingtaine de minutes avant l'explosion finale et fatale. En toute hâte, le commissaire du bord de la « *Liberté* » sortit de sa chambre ; il se trouva au milieu de la fumée âcre caractéristique que dégage la **poudre B**, et dut battre en retraite devant l'envahissement du gaz asphyxiant ; il se réfugia à nouveau dans sa chambre, et, croyant que la « *Liberté* » était évacuée, par le sabord, il sauta à la mer.

Tandis que, luttant contre les flots, l'officier s'éloignait à la nage, il entendit soudain retentir les sonneries des postes d'incendie. Aussitôt **M. CAVARO de KERGORRE** rebroussa chemin et rallia son bord ; il remonta aussitôt sur le cuirassé pour prendre la tête des travaux de secours.

Il resta ainsi à son poste jusqu'à l'explosion terrible qui fit un monceau de ruines de ce superbe navire de guerre. L'officier fut projeté à la mer par la violence de la déflagration, la mort l'épargna. Il fut recueilli. Il ne portait qu'une blessure sans grande gravité à la tête.

Amiestram

De cette blessure, le commissaire du bord ne s'est pas préoccupé. Aussi, dès qu'il fut pausé, **M. CAVARO de KERGORRE** s'est-il à nouveau rendu à bord de la « *Liberté* » et pris place parmi ceux qui dirigeaient les sauveteurs.

LE MEDECIN CRISTAU

Dès la première explosion, le médecin de 2ème classe **CRISTAU,** de la « *Vérité* » qui était de garde, et qui n'est autre que l'ancien médecin de la « ***Gloire*** », reçut l'ordre de se rendre sur les lieux, afin de prodiguer ses soins aux premiers blessés. Il fit diligence et ne tarda pas à accoster la « *Liberté* ». Il venait à peine de parvenir sur le pont de ce navire que, soudain, détona l'effroyable explosion qui détruisait le cuirassé. Comme par une bourrasque de feu, le médecin fut emporté. Ses vêtements étaient réduits à l'état de lambeaux, sa casquette était déchirée, son sabre arraché ; il avait la barbe, les cils et les sourcils roussis, et il était lui-même projeté par-dessus bord et lancé au loin à la mer. **M. CRISTAU**, qui n'avait point perdu connaissance, put nager et se maintenir sur l'eau. On le repêcha et l'on constata qu'il n'avait que des contusions sans gravité. Le médecin, qui l'avait échappé belle, se remit à soigner les blessés avec un dévouement admirable.

L'ENSEIGNE MATHIEU

Lorsque la dernière explosion se produisit sur la « *Liberté* », il restait encore bon nombre d'hommes à bord, des matelots et des officiers qui ne voulaient quitter leur poste que lorsque tout serait fini. A ce moment, alors que, sous la violence de l'explosion, l'immense navire était, pour ainsi dire, ployé en deux, alors qu'au milieu de tourbillons de fumée, des corps humains, des débris de toutes sortes étaient projetés en l'air, que des plaques de blindage se tordaient comme cire au soleil, que l'avant bouleversé retombait lourdement sur l'arrière en un fracas abominable, une chose étrange se produisit : l'enseigne **MATHIEU** qui, quelques instants avant, allait et venait sur le pont du navire en flammes, était pris entre deux plaques de blindage et demeurait dans cette prison affreuse avec seulement quelques légères contusions. C'est par un vrai miracle que l'officier demeura sain et sauf dans cette positon critique pendant de longues heures.

LE LIEUTENANT GARNIER

Le lieutenant de vaisseau **GARNIER** était couché dans sa cabine, et le lieutenant de vaisseau **BIGNON,** qui était de quart, se tenait à son poste ; dès les premières explosions, ordre fut donné de noyer les soutes. Le lieutenant **GARNIER** s'éveilla, mais il crut que les matelots procédaient à la manœuvre des embarcations et il ne s'en soucia pas davantage sur le moment, puis, comme le bruit augmentait, il passa son pantalon.

Sur la porte de sa cabine, un matelot lui dit :

- Commandant, nous allons sauter !

Le lieutenant s'habilla à la hâte et monta sur le pont, où il rencontra l'officier mécanicien **LESTIN**. Il lui posa la question :

- Avez-vous noyé les soutes ?

Amélioration

L'officier mécanicien répondit :

- J'ai noyé les soutes arrière, mais il est impossible de s'approcher des soutes de l'avant, je me suis heurté à un rideau de feu.

- Il faut y retourner, ordonna le commandant **GARNIER**, il le faut !

- C'est bien mon commandant, j'y vais.

Le malheureux officier mécanicien savait qu'il marchait à la mort. Il s'éloigna résolument. Son cadavre n'a pas été retrouvé.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

On a quelque temps envisagé comme cause possible de la catastrophe la malveillance ou l'indiscipline qui aurait pu amener des actes de sabotages ou de graves négligences. Ces hypothèses ont été bientôt écartées pour s'en tenir à cette constatation que la **poudre B** est seule coupable.

C'est là l'opinion des officiers comme des matelots. La cause de la perte de « *L'Iéna* » fut la même. Comme « *L'Iéna* », comme tous nos navires, la « *Liberté* » possédait à bord lune grande quantité de poudres trop vieilles, dites **poudres B,** déclarées instables et proclamées dangereuses par tous les hommes compétents. On se demande, dans ces conditions, pourquoi les circulaires du ministère de la Marine n'ont cessé d'ordonner l'emploi de ces poudres. Question d'économie ? Belle économie, **qui nous coûte 200 morts et 50 millions**.

LA POUDRE B

Voilà à ce sujet, la déclaration faite par l'amiral **BELLUE,** préfet maritime de Toulon, au lendemain de l'explosion.

Je ne dois pas céder mon opinion. **La poudre B** et plus particulièrement un certain lot de gargousses de 65 ont été la cause et l'unique cause du désordre. Nous nous trouvons en présence d'un accident semblable, en tous points, à celui qui anéantit « *L'Iéna* », dans les bassins de Missiessy. **La poudre B**, sous des influences non déterminées, s'est spontanément enflammée.

Voilà pourquoi la « *Liberté* » est perdue. Qu'on ne cherche pas ailleurs les raisons de la catastrophe, et ruinez immédiatement cette légende qui veut qu'un incendie se soit déclaré sur le navire une demi-heure avant qu'il n'explosât. J'étais sur le pont de la « *Patrie* » au moment des premières détonations ; j'en ai compté deux, et, dix-neuf minutes plus tard, la « *Liberté* » sautait. J'insiste sur ce chiffre de dix-neuf minutes entre les prmières détonations et l'écroulement final.

Il est vrai qu'une colonne de fumée et de flammes se soit élevée à l'avant du vaisseau, vers la hune de misaine ; c'était la résultante des premiers éclatements. Dix-neuf minutes plus tard,

Amicalement mil

comme sur « *L'Iéna* », notez-le, et comme à Gâvres ou fut répétée la catastrophe devant un Comité technique, le croiseur n'était plus.
Il est reconnu que la déflagration des gaz provenant de la **poudre B,** dans une chambre non aérée, porte la température de cette chambre à des degrés fabuleux. Il est reconnu aussi que dix-huit à dix-neuf minutes sont nécessaires à ces gaz pour pousser l'acier des obus à une température suffisante pour leur inflammation.
Au surplus, nous avons une escadre, répartie sur la presque totalité des unités, un lot de **poudre B** en **gargousses de 65** absolument défectueux. On ne l'ignore pas, puisqu'on nous conseille d'épuiser le stock dans les délais les plus brefs. Cette poudre est la même qui s'enflamma subitement l'autre jour dans un canon de la « *Gloire* » ; c'est la même qui vient de réduire en une pauvre loque ce magnifique cuirassé.

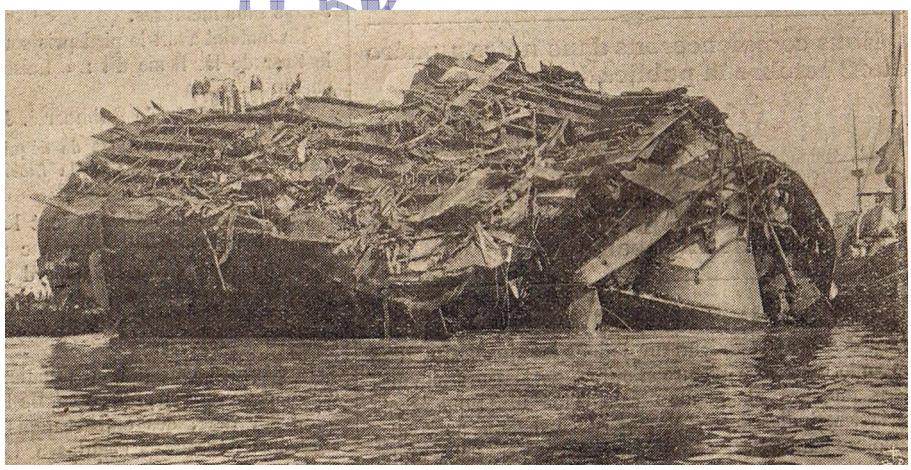
Je dis que nous avons le droit de posséder à bord des munitions qui ne soient pas pour nos équipages une éternelle menace, et pour nous une perpétuelle terreur.

L'amiral **BELLUE** n'attendit pas vingt-quatre heures pour faire débarquer toutes les vieilles poudres que les navires en rade possédaient à bord.

L'amiral **MARQUIS** à émis une opinion semblable à celle de l'amiral **BELLUE.**

Le colonel **BOUILLOT**, directeur de l'artillerie navale a déclaré :

Il y a six ans, je fus invité, au lendemain de la catastrophe de « *L'Iéna* », à établir un rapport sur les dangers que cet explosif peut présenter. J'ai dit, à l'époque, mon opinion formelle : **Oui, la poudre B** est susceptible d'explosion spontanée et de déflagration sans cause déterminable. Aujourd'hui, cette opinion demeure ; je conserve, à l'endroit **de la poudre B**, les mêmes préventions.



****